

La violence anti-mondialisation est-elle légitime ?

Jacques Keable

Journaliste indépendant

De passage à l'émission *Indicatif présent* de Radio-Canada, Richard Langlois, responsable des relations internationales à la CSQ, a soulevé une petite tempête : il a associé le *Black Block*, et autres groupes extrémistes violents apparentés présents aux barricades à chaque grande liturgie de la mondialisation, aux *hooligans*, ces bandes de voyous qui transforment les environs des terrains de soccer européens en champ de bataille. Mal lui en prit : certains auditeurs protestèrent vivement auprès de Radio-Canada. « C'était une image, dit Langlois. Il ne faudrait peut-être pas pousser l'analogie plus loin... » Cette affaire sémantique réglée, la question néanmoins demeure, fondamentale : en l'occurrence, la violence est-elle légitime ?

Nous proposons ici les points de vue de Richard Langlois, militant syndical, qui traite de la question à partir du terrain de la militance, et de Normand Baillargeon, professeur à l'UQAM se réclamant de l'anarchisme, qui en traite d'un point de vue théorique, hésitant à s'aventurer plus avant dans le concret. De toute manière, nous sommes à l'évidence, ici, dans l'univers du *oui-mais* et du *non-mais* !



STOCK N. BLOUIN

exaspéré par le comportement des violents lors des manifs que l'on connaît.

Il n'y a pas que ça : la violence, ajoute Langlois, appelle plus de violence encore. À Seattle, on s'est cru devant une manifestation violente. Les médias en ont fait leurs choux gras, mais ce n'était qu'un début : il y eut Davos... il y eut Québec... De fois en fois, la violence monte d'un cran. À Gênes, un manifestant est mort sous les balles de la police. Bref, Seattle, on le sait maintenant, c'était de la petite bière !

À titre d'illustration spectaculaire de l'effet pervers de la violence, il faudrait, souligne Langlois, être naïf pour croire que les attentats au *World Trade Center*, par exemple, vont avoir pour effet de rendre les États-Unis moins violents, plus soucieux de la paix au Moyen-Orient, plus attentifs à la lutte contre la pauvreté du monde. Au contraire, estime Langlois, les États-Unis seront plus répressifs, plus durs, plus armés, plus refermés sur eux-mêmes.

Question : Les objectifs des groupes de manifestants peuvent diverger. Si, par exemple, un groupe vise l'abolition rapide du capitalisme, et non seulement son aménagement, est-ce qu'il

D'abord, une mise en garde de Richard Langlois : « Les violents semblent — *semblent*, car « je cherche le programme du Black Block ! Y en a-t-il un ?... » — être contre toute forme de mondialisation. C'est un point de vue, mais ce n'est pas celui des organismes non gouvernementaux ni du mouvement syndical. « Au contraire, dit Langlois, nous sommes pour la mondialisation, mais une mondialisation démocratique et transparente. » Il ne faut donc pas mélanger ces deux types d'opposition à la mondialisation néolibérale que les pouvoirs économiques et politiques veulent, de Seattle à Gênes en passant par Québec, imposer

à la planète. L'une est violente et l'autre pacifique.

L'un des effets de la confusion des deux est de fournir l'occasion aux tenants de la mondialisation néolibérale, qui s'en frottent les mains, d'étendre opportunément la culpabilité de la violence sur l'ensemble des opposants, y compris les plus pacifiques. Du coup, dans l'opinion publique, tous les opposants, sans discrimination, se voient ainsi discrédités. Autrement dit : tout le monde dans le même sac vert ! Et hop ! aux poubelles de l'histoire !

« Si le Black Block n'existait pas, la police l'inventerait !... », laisse alors tomber Richard Langlois, agacé, sinon

Le Black Block

Vêtus de noir, masqués, cagoulés, ces militantes et ces militants proviendraient de l'extrême-gauche radicale et des marges de la mouvance anarchiste. Première manif importante : Seattle, le 30 novembre 1999. En faveur de l'action défensive et offensive contre la propriété privée, notamment des multinationales, ils adhèrent pleinement au slogan célèbre : « Le capitalisme ne s'écroulera pas tout seul. Aidons-le ! » Pourquoi être masqué ? « Prévoir un foulard n'est pas une question de romantisme révolutionnaire mais bien l'envers d'une triste réalité : Big Brother nous regarde ! » Dit autrement : « Simple pragmatisme dans une société toujours plus fliquée ». On pourrait aussi ajouter un danger plus gênant : qui sait qui se cache sous le masque, du militant ou du... policier provocateur ?...

n'est pas logique qu'il soit plus violent ? « Si les groupes extrémistes veulent abattre le système capitaliste, de répondre Langlois, la violence peut s'expliquer, faute de se légitimer. Mais la très grande majorité des gens qui participent ne sont pas là pour abattre le système capitaliste. Ils entendent lutter contre une forme de mondialisation néolibérale, pour la rendre plus transparente et y associer la société civile. Ce sont deux visions irréconciliables. »

Ceci dit, n'en existent pas moins des tensions, note Langlois, chez les groupes qui contestent la mondialisation proposée. « L'opposition, incarnée par la société civile, est disparate, un peu nébuleuse. » Depuis l'effondrement de l'URSS, « il n'y a plus de contreponds au capitalisme. Il va falloir, et de façon urgente, trouver un canal permettant l'expression de l'opposition. Par hypothèse, un mouvement de la société civile mondiale à structurer. Le mouvement syndical mondial est très proactif, dans ce sens. Mais au Québec, on est une grenouille, là-dedans ! Peut-être faudrait-il aller plus loin...



Normand Baillargeon : PEUT-ÊTRE !

« Je le dis d'emblée : je suis pacifiste, mais mon pacifisme n'en est pas un de principe : je tiens, précise Normand Baillargeon, certaines violences comme légitimes. Je pense que toute violence doit se justifier et qu'il est des cas où elle peut se justifier. »¹

Les exemples de violence acceptée par la très large majorité des gens sont nombreux : la légitime défense, les tirs contre les hélicoptères qui, au Vietnam, semaient l'*agent orange*...

Par contre, Normand Baillargeon qui se réclame de l'anarchisme, condamne sans équivoque la violence qui trouve ses victimes chez les innocents, les civils : elle est toujours injustifiable, estime-t-il. « Une horreur sans nom. » La tragédie du *World Trade Center* en est l'exemple récent le plus patent, ce genre de violence ne pouvant, en plus, que se retourner contre ses auteurs, puisqu'elle est aveugle, intolérable, et constitue littéralement un arrache-cœur pour tout être humain digne de ce nom.

« Je suis, pour tout dire, convaincu que moins la route est bordée de tombeaux, plus sûrement elle conduit à la justice ».

Ceci dit, « j'ai du mal, ajoute Baillargeon, à condamner la violence contre la propriété des multinationales, par exemple. Cela ne fait pas de tort aux gens et entraîne des coûts relativement mineurs. »

Question : Dans le cas précis des manifestations que l'on a connues, de Seattle à Gênes, la violence était-elle légitime ?

« J'hésite à aller dans des cas précis. » Il n'y a donc pas, ici, un rejet absolu, de principe, de la violence : il est des

cas où elle peut se justifier, a-t-il dit plus haut, d'où la nécessité de l'examen attentif de chacun des cas. « La violence, précise Baillargeon, devient rapidement contre-productive. Elle se retourne rapidement contre ses auteurs. Je serai présent le jour de la dernière poussée, quand il sera clair qu'il faut le faire pour atteindre nos objectifs. Mais d'ici là, il faut que cela soit précédé d'un vaste mouvement populaire et on n'en est pas là. »

Baillargeon, par rapport à la violence, avoue spontanément qu'il « marche sur des oeufs ». Expression du malaise : « L'essentiel, lorsqu'on parle de ce sujet, est dans le dégoût et l'horreur que ressentent généralement les anarchistes pour la violence, même quand ils se résignent à l'utiliser ». Il dira : « J'ai plus de questions que de réponses, à ce sujet-là. Et c'est au cas par cas qu'il faut analyser les situations. »

Et de citer ces mots de Kropotkine, le prince anarchiste russe du tournant des XIX^e et XX^e siècles : « Il y a aussi une limite à la patience humaine. Les hommes sont réduits au désespoir, si bien qu'ils commettent des actes désespérés. Nous pouvons dire que la vengeance n'est pas un but en soi. Elle n'en est certainement pas un. Mais elle est humaine et toutes les révoltes ont eu et auront longtemps encore ce caractère. Personnellement, je hais ces explosions, mais je ne peux pas m'ériger en juge pour condamner ceux qui sont réduits au désespoir. »

¹ BAILLARGEON, Normand. *Les chiens ont soif*. Ogone/Comeau et Nadeau, 2001.